

# FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 18 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

## PAUL VALET : 1948 – 1968

Le pseudonyme Valet : « Je l'ai choisi pour ce qu'il signifie, je ne suis pas libre d'écrire ce que j'écris : la pensée va au-delà de la parole et, pour exprimer ma pensée, il faut que je la soumette aux lois de la parole. Je suis donc le valet de la parole, le valet de la poésie. »

### Paul Valet

In « Un jeune homme chargé d'un noble service », entretien avec Madeleine Chapsal, l'Express, 15 août 1963.

QUAND ON EST POUR SOI-MÊME UNE CIBLE VIVANTE  
IL EST DUR DE VISER JUSTE

L'ANGOISSE EST MON ARME PRÉFÉRÉE

### SANS MOI

Pierres  
Sans âge  
Grises  
Dures  
Énormes  
Grosses de matière  
Combien plus forte que la vie  
Combien plus vraie que la mort  
Combien plus proche que l'enfer  
Combien plus calme que le paradis

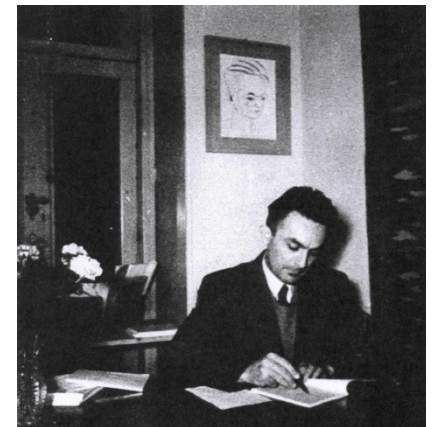
Toujours ces pierres  
Si dures  
Sans cœur  
Sans rien  
Rien que pierres  
Rien que pierres

à Marek Szwarc

### BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



Portrait de Paul Valet par Marek Szwarc, 1948.



### UN SOMBRE RAYONNEMENT

« Bord du gouffre. Fond de l'abîme. Suspendue, une voix vous met en demeure. Au-delà de tout sujet. Mais l'horizon des grands objurgateurs, des imprécateurs bibliques : Jérémie, Job et Amos. À travers les flux et les absences de la langue, Paul Valet plante son « poème destructeur comme un Arbre de vie ». Hiatus entre notre volonté d'être et la douleur d'exister. Failles mouvantes entre l'aspiration à l'unité et notre infirmité congénitale. Je ne connais personne qui, avec un pareil sens du tragique, une pareille lucidité, se soit laissé envahir, je ne connais personne qui, avec autant d'humour saccageur, ait remercié « l'échec pour sa face divine » ! Chez Paul Valet, la déshérence et l'intériorité sont réunies, happées, malmenées dans un ressassement incoercible – il n'y a pas de ramifications consolatrices. C'est un poète touché par les rayons noirs qui émanent de la fissure

Sans moi

Mais quand j'écoute  
Le silence éternel sans rire ni sanglot  
Écrasant  
Des cadavres pesants à l'étreinte de mousse  
Il me semble entendre  
Très légère et très douce  
La prière du néant monter au ciel des corbeaux

In POINTES DE FEU, 1948.

## PRÉFACE

Un mot fort  
C'est mon faible

## LE SUPPLICIÉ

Avec son plomb dans la cervelle  
Avec toute sa viande rouge  
Et ses mains désarticulées  
Il sera blanc comme le Christ

## EXTERMINATION

C'était au mois d'août rutilant  
Beau temps pour partir en vacances

Nous étions là tous les trois  
Notre gosse ma femme et moi

Le soleil grillait dans son plomb  
La rue coulait dans son étuve

Quand ils étaient venus nous prendre  
Le gosse jouait au cerceau

Au lieu de pleurer notre enfant  
Nous l'avons fait rire aux éclats

Au lieu d'ouvrir notre terreur  
Nous avons fermé nos visages

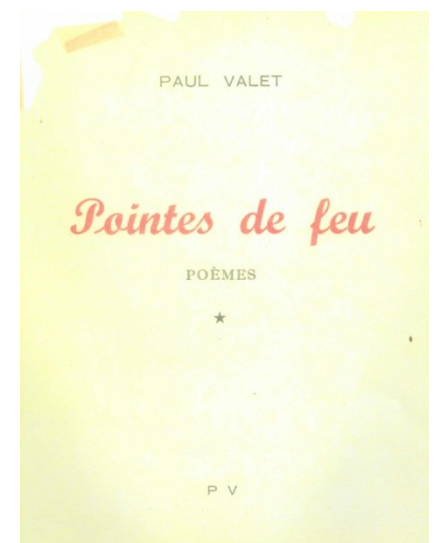
Au lieu de prendre le poison  
Nous nous sommes pris par les mains

Pour être ensemble malgré tout  
Pour être ensemble jusqu'au bout

*humaine. Non seulement Paul Valet refuse de trouver des ersatz poétiques, philosophiques, religieux, bien mieux, bien pire, il accentue les contradictions, peaufine les dissonances, il prend le parti de la chute. De telle sorte que le vertige devient son unique repère. Il est de ceux, très rares, qui, à l'exemple de Pascal, ne cessent d'être intrigués par ce que seraient les ténèbres si la lumière était nihilisme taillé sur mesure. Indéracinable négateur, soit, mais au-dedans de l'Esprit. Faire table rase, et cependant le désespoir vibre constamment de son arrière-plan.*

*Paroxysme de la subversion !  
Après avoir supprimé toutes les échappatoires, scié la branche sur laquelle il se tenait, montré qu'il n'y avait pas de miracle en somme, rejetant même « la paix intérieure et son aura narcotique », eh bien, là où la plupart d'entre nous baissent les bras, s'installent dans le sarcasme à bon compte, ou se complaisent dans un pessimisme morbide, c'est justement là que Paul Valet riposte, passe à l'attaque. La parole qui le porte essaime en paroles d'assaut dont la « raison d'être est d'être sans raison », et contre l'envoûtement de la raison qui nous normalise, nous atrophie jour après nuit. À un moment où les modèles du sage et du saint me perturbaient jusqu'au mutisme, Paul Valet m'a redonné les couleurs du poète, la singularité de sa fonction. Le poète, cet intercesseur entre l'impossible sagesse et l'homme-pas-assez-homme. »*

Guy Benoit, Cahier Cinq Paul Valet, Éditions Le Temps Qu'il Fait, 1987.



Paul Valet *POINTES DE FEU*, Éditions Horizon, 1948.

ARRACHER TOUS LES MOTS  
ORISPEAUX / DEVENIR  
SANGLANANT COMME UN ŒIL

## TROIS GÉNÉRATIONS

Mon Dieu, mon Dieu,  
Pourquoi m'as-tu abandonné ?  
*Psaume 22. 2.*  
*Mathieu 27. 46.*

Le vieux mourut dans la boue de Champagne  
Le fils mourut dans la crasse d'Espagne  
Le petit s'obstinait à rester propre  
Les Allemands en firent du savon

## OTAGES

Le matin  
Les tira de leur vie

Le jour  
Les souilla de son ciel

Le soir  
Versa du fiel dans leurs bouches

La nuit  
Pointa ses grands clous noirs  
Au milieu de leurs yeux

L'aube enfin  
Les acheva  
Les calma  
Les lava  
Tout en gris

## CRIMINEL DE GUERRE

Il y a beaucoup de sang sur mes doigts  
Du sang mal caillé qui n'est pas à moi

Il y a de la vie avec lumière  
Dans les yeux morts qui me voient sans paupières

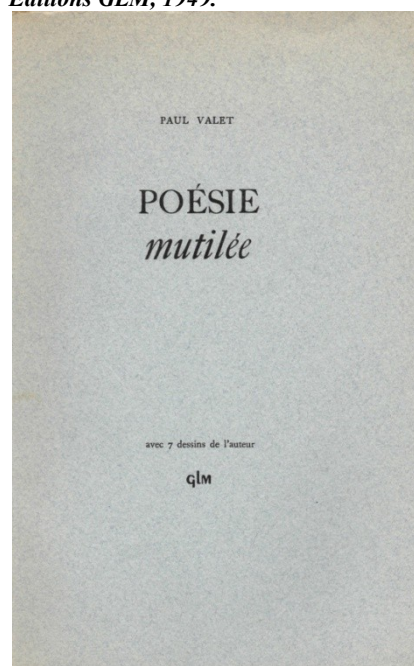
## APRÈS AUSCHWITZ

Je voudrais vraiment oublier  
Avec les femmes et les fleurs  
Mais quand je ferme les paupières  
Une tinette s'ouvre en moi

*In SANS MUSELIÈRE, 1949*



Paul Valet *SANS MUSELIÈRE*, Éditions GLM, 1949.



Paul Valet *POÉSIE MUTILÉE*, Éditions GLM, 1951.



Paul Valet *COMME ÇA*, Éditions GLM, 1952.

**MOI**

**C'est ma petite personne  
qui m'empêche de voir grand**

**RÉPONSE AUX AMIS PIEUX**

**Vous criez au scandale  
Quand au milieu de vous  
Je m'amène tout drôle  
Tout couvert de boue**

**Et vous criez au secours  
Quand vous me voyez  
Toucher à l'hostie  
Avec mes mains noires**

**Moi  
Je sens mauvais  
Je sens de vilaines choses**

**Vous  
Vous sentez bon  
Vous sentez le chérubin à la rose**

**Moi  
Je sue l'homme  
Et la femme  
Et le vin  
Et le sang  
Et le camp  
Et le four crématoire**

**Je sue la misère de l'homme et la crasse du siècle qui me  
monte à la gorge avec ce goût de cendre avec ce goût de notre  
temps que vous refoulez pieusement dans l'arrière-boutique de  
votre conscience endimanchée**

**Je sue la pitié  
Vous suez la piété  
Nous ne pouvons nous comprendre**

**Il fait si avare dans vos têtes  
Qu'on y cherche en vain l'éclat du soleil**

**Il fait si froid dans vos bras  
Qu'on y désespère de la chaleur humaine**

**Il fait si propre dans vos bouches  
Qu'on y renonce à la vérité**

**À PROPOS DE : SANS MUSELIÈRE  
(1949), POÉSIE MUTILÉE (1951), et  
COMME ÇA (1952).**

*« C'est Henri Michaux qui me signala, en 1949, la première plaquette de Paul Valet, Sans muselière. Cherchant dans ce recueil ce qui pouvait motiver la recommandation du poète d'Exorcismes, je n'appréciais d'abord que les textes « au fouet » : ceux qui valent par la force du mot (« Un mot fort – C'est mon faible »), par la violence du geste, par la franchise et la nudité du cri. Puis, sur la foi des quelques pièces « optimistes » que l'on trouve dans la trilogie formée par Sans muselière, Poésie mutilée et Comme ça, il m'a semblé un moment que Paul Valet s'apparentait plutôt à Jacques Prévert. Comme l'inimitable auteur de Paroles sait le faire, il lui arrive de chanter le réverbère des premières amours et le « tapis roulant du blé mûr ». « Gauche » par la démarche mais « droit » de caractère, il arrive aussi à Paul Valet de déambuler, tel Maïakovski, la tête pleine de remue-ménage et « des œufs durs pleins les poches ». Et de laisser fleurir sur ses lèvres un couplet goguenard, à la Bertolt Brecht. Mais ces façons de s'ébrouer dans le sarcasme, ce goût de la parade et de la bravade hérité de Raskolnikov et des vieux nihilistes, passent vite au second plan dans cette œuvre qui « sue la misère de l'homme et la crasse du siècle », et les assume avec une audace tranquille. Pour les mêmes raisons qu'il se passe, ou à peu près, des béquilles, des lettrines, des paroles, des images et des sourdines que propose la poésie conventionnelle – ce ragoût des gens d'épargne et de loisir –, Paul Valet tourne le dos au monde bourgeois, à son paysage apparemment net et ordonné. Son paysage à lui, c'est la banlieue ouvrière avec sa terre « à l'herbe essuie-pieds que dévore la pelade », et son ciel « en tôle ondulée que labourent les avions ». Sa saison favorite, c'est la fin de l'automne et l'hiver, « quand les marronniers encore glacés » sont « pleins de corbeaux dans leurs aisselles noires ». En un mot, Paul Valet a choisi une nature propice, non point au repos de l'âme ou au plaisir des sens, mais à la représentation exacte du monde de la nécessité. Nulle affectation de « misérabilisme » cependant : ce monde s'est imposé à lui dès son plus jeune âge, et il a été renforcé par l'expérience de « l'univers concentrationnaire », où l'esprit se liquéfie et le corps se défait. (Tous les printemps de la terre ne sauraient effacer ce souvenir terrible). Parce qu'entre l'usine et la prison il n'y a qu'une différence de degré, et que l'intérêt général ou le profit de quelques-uns ne saurait justifier l'esclavage du plus grand nombre, l'esprit du poète est présent partout où se déroule le procès de l'homme écartelé entre l'infini des aspirations individuelles et le fini des formes sociales, et qui se reconnaît*



**PAUL VALET**

**Ni grec ni juif ni gaulois ni chinois ni catholique ni protestant ni  
figue ni raisin**

**RIEN DU TOUT**

**Un clou  
Un clou rouillé  
Un clou sauvage  
Un clou de sabotage  
Engagé volontaire  
Dans votre chambre à air**

*In POÉSIE MUTILÉE, 1951.*

**COMME ÇA**

**Vous êtes comme ça  
Bien foutus  
Comme une cote mal taillée**

**Quand la solitude vous accoste  
Vous lui payez un demi**

**Quand le temps vous surprend  
Vous lui filez entre les doigts  
Comme des rats**

**Incapables de vivre dans la lune  
Vous vivez dans vos meubles  
Mais quand la mort les saisit  
Vous criez au voleur  
Et vous réfugiez dans le ciel**

**Vous avez peur de tout**

**Vous avez peur du soir  
Vous avez peur du noir  
Vous avez peur du miroir**

**Vous avez peur d'échouer simplement  
D'échouer doucement comme des épaves**

**Quand vous échouez  
C'est avec bruit**

**Quand vous échouez chichement  
Ça fait une cellule**

**Quand vous échouez richement  
Ça fait une église**

**Quand vous échouez complètement  
Ça fait une société anonyme**

*coupable dans la mesure où il proclame son innocence. Paul Valet n'avoue rien d'autre que sa confiance en la vie. Même précaire et menacée, celle-ci vaut mieux que les paradis de toutes sortes que promettent les consciences endimanchées. Et n'est-ce pas la sagesse de l'homme seul – à jamais guéri de l'idéal de masse – qui s'affirme dans cette Réponse à Paul Eluard :*

**On ne libère pas l'homme de son corset de fer**

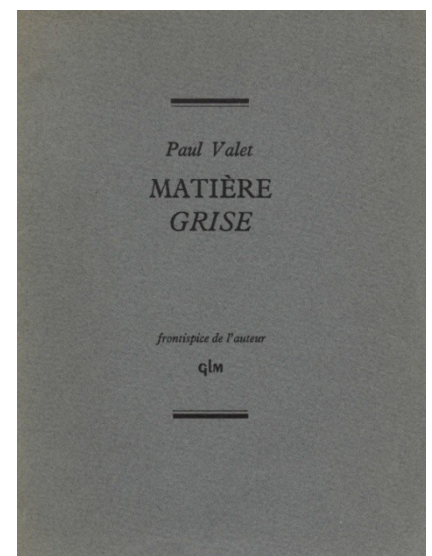
**En le plongeant dans un vivier de baleines**

*Au vrai, la philosophie de Paul Valet est celle du « retour quotidien » opposé à l'éternel retour – mais non à la révolution, si l'on admet que notre mesure du temps, ou notre action, ne peuvent être que restreintes et provisoires. Cette philosophie s'élève avant tout contre l'intrusion de l'homme dans les affaires de l'homme aussi bien que dans celles de l'univers. Sans muselière, Poésie mutilée et Comme ça reflètent la démarche d'un poète « mal incarné comme un ongle »,*

**Mais debout bien debout trop debout**

*Et d'un homme qui nie courageusement les catégories. Vivre dégagé mais non point séparé, voilà, je crois bien, l'exemplaire propos de Paul Valet – « ni grec ni juif ni gaulois ni catholique ni protestant ni figue ni raisin ».*

**Maurice Saillet, Mercure de France, 1<sup>er</sup> mai 1953.**



**Paul Valet *MATIÈRE GRISE*, Éditions GLM, 1953.**

**LE NOUVEAU-NÉ POUSSE  
SON PREMIER CRI / LE  
NOUVEAU-MORT RETIENT  
SON PREMIER SILENCE**

**Il faut beaucoup de maîtres pour un grand échec  
Maîtres d'école maîtres d'hôtel  
Maîtres chanteurs maîtres de l'heure  
Maîtres tout court**

**C'est au choix  
C'est comme ça**

**Il reste un trou  
Un grand trou dans le bas  
Impossible à stopper  
Impossible à boucher  
Impossible à nier  
Un trou de nausée  
Un trou de pitié  
Un trou qui pleure  
Un trou qui saigne  
Quand on le touche**

*In COMME ÇA, 1952.*

## **MON LIEN**

**Il faut beaucoup de vide  
Pour une seule étoile**

## **MON BIEN**

**C'est par un jour douteux  
À l'estomac délicat  
Au nez pincé sec  
Aux yeux cernés vides  
Que je me suis vidé de toutes mes certitudes**

## **MON MAL**

**Chaque jour  
Je sculpte mon homme intérieur**

**Il faut qu'il soit exactement le contraire de moi**

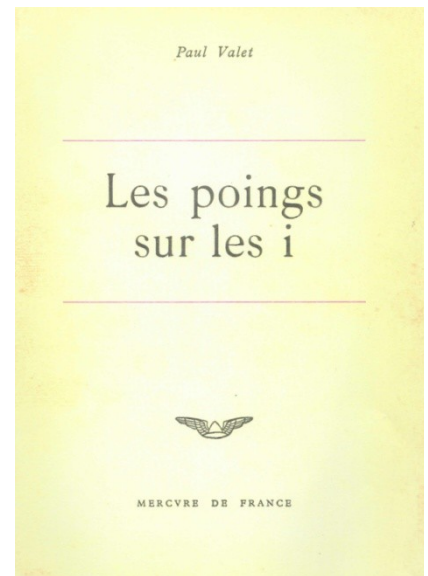
**C'est pourquoi je ne réussis jamais**

## **POUR DURER**

**Se retourner  
En doigt de gant**

**Tant pis pour les tripes**

*In MATIÈRE GRISE, 1953.*



Paul Valet *LES POINGS SUR LES I*,  
Éditions Mercure de France, 1955.

*À PROPOS DE : LES POINGS SUR  
LES I.*

*« On a rapproché de Prévert, malignement et pour le placer bien au-dessous de lui, un nouveau venu à la poésie : Paul Valet. La comparaison ne tient guère. Paul Valet fuit également le solennel, l'ampoulé, le grandiloquent. Il est même d'une sécheresse coupante. Lui aussi est un révolté, mais qui se défend d'assouvir la grande tendresse de cœur dont on le soupçonne pourvu, tant les manifestations de l'humaine nature lui paraissent horribles et désespérantes. Il voit L'homme d'aujourd'hui condamné à la misère, aux guerres, aux tortures ou à l'interminable ennui, satisfait des exigences petites bourgeoises, et cela le fait littéralement crier de rage, se dresser de toutes ses forces contre les barreaux de la prison où il se sent lui-même enfermé. Paul Valet a le mot dur, l'ironie tranchante, le cri strident de celui qui n'en peut plus de lutter contre un monde mal fait et qui, pourtant, s'obstine dans la lutte. Il ne ménage pas davantage la poésie : ses poèmes, souvent concentrés à la limite du possible, éclatent en explosions sardoniques ou désespérées :*

*Le père mourut dans la boue de  
Champagne*

*Le fils mourut dans la crasse d'Espagne  
Le petit s'obstinait à rester propre  
Les Allemands en firent du savon*

*Cela s'appelle Trois générations. Et on  
ne saurait définir mieux que Valet lui-  
même son « art poétique » :*

*Je suis dur  
Je suis tendre*

*J'aime les fleurs*

*Je réunirai tous les suppliciés de notre  
grand siècle de progrès*

## DE L'AVIS DES ANGES

Le temps n'est pas mûr  
Pour lever l'homme

Il faut souhaiter  
Une plus grande détresse

## TANT PIS

Et si elle boite ma poésie  
C'est parce que vous et moi  
Nous n'avons pas le même pied

## BALLADE DU CHRIST

Je descendis de l'endroit  
Où nous étions tous les trois

Je m'en allai le long du vent  
À la recherche de mes absents

Je m'en allai le long du rail  
Où l'on mena tout le bétail

Et j'arrivai à leur fourrière  
Dans un bois plein de lumière

Je désirai voir leurs couches  
Mais ils étaient partis aux douches

J'y pénétrai toutes portes fermées  
Et je les vis emboîtés

Pas comme des thons ou des sardines  
Mais dans leur merde dans leur urine

Pas allongés mais bien debout  
Tous à poil et comme des fous

Il n'y eut pas pour moi de place  
Je dus me fondre dans leur masse

Ce fut notre Cène des suffoqués  
La Communion de nos hoquets

Dans ce bain turc des innocents  
Nos corps s'unirent étroitement

Et quand on vint pour nous brûler  
Personne ne put nous séparer

Nos bras étaient trop emmanchés  
Nos jambes étaient trop engrenées

Dans une énorme gerbe de plaies  
sauvages

Et je vous l'offrirai  
En hommage des martyrs de demain

*Nous sommes loin, avec Valet, des beautés généralement réputées comme poétiques. Alors que plusieurs se sont vantés de faire de l'anti-poésie ou de l'a-poésie, la voici à l'état pur, serrée au plus près des images, réduite aux matériaux essentiels du langage. Car « il existe le mot » :*

Saint comme un bœuf  
Beau comme un saint  
Gras comme un porc  
Gros comme un mot  
.....  
Le mot nécessaire  
Têtu comme une pierre  
Perdu comme un oiseau

*Le mot, dont il dit ailleurs :*

Il faut serrer le mot  
Comme un oiseau  
Le plumer vivant  
Le vider saignant

*Paul Valet, qui est également médecin d'une grande banlieue parisienne, voit les hommes en écorchés de planches d'anatomie, et regrette que, sous les muscles à vif, les organes essentiels de la vie soient ces viscères à l'aspect si peu ragoûtant. Il en a, en fait, contre la condition humaine elle-même, et sa révolte est un absolu. « La vraie révolte, écrit-il, est pure » :*

Sans nimbe  
Sans raison  
Sans tache  
Sans espoir

*Une poésie aussi dure, aussi dépourvue de concessions, toute en agressions et en coups de poing, requiert des lecteurs prêts à s'entendre dire des vérités gênantes, mieux : des lecteurs qui verraient dans le bras qui frappe l'intention charitable de les réveiller et de leur faire ouvrir les yeux. Ils existent, certes, mais ils ne sont pas légion. Il est déjà beau que Paul Valet soit entendu de quelques-uns qui garderont longtemps dans l'oreille des vibrations de cette voix ennemie de toute séduction.*

Maurice Nadeau, France-Observateur,  
1<sup>er</sup> septembre 1955.

RUMINEZ LE PRÉSENT  
À LA LUEUR DU PASSÉ  
LE FUTUR EST EN FLAMMES

## LE PROGRÈS

Échappement arrière  
Éclatement avant

## LE REFUS

Rescapé de terre et de mer et de l'air  
Rescapé de Dachau Belsen Auschwitz Austerlitz  
Rescapé d'Asie et des bagnes de Sibérie  
Rescapé de tout Rescapé de vous  
Tronc de chair survivant enfoncé dans le trou

Seul Il se dresse au milieu du siècle  
Comme un poteau non indicateur

## LA RÉALITÉ

C'est au fond du puits  
Que le ciel respire

*In LES POINGS SUR LES I, 1955.*

## ESPACES VAGABONDS (extraits)

Être pauvre en leçons  
Enseigner les lacunes

\*

D'échec en échec  
La route est sûre

\*

Remonter le torrent des réponses  
Jusqu'à la source des questions

\*

Avant ma naissance  
J'étais encore mort

\*

Quand je me penche sur la petitesse des autres  
Ma propre petitesse me donne le vertige

\*

Rejeter son moi ?  
Les autres s'en empareront

\*

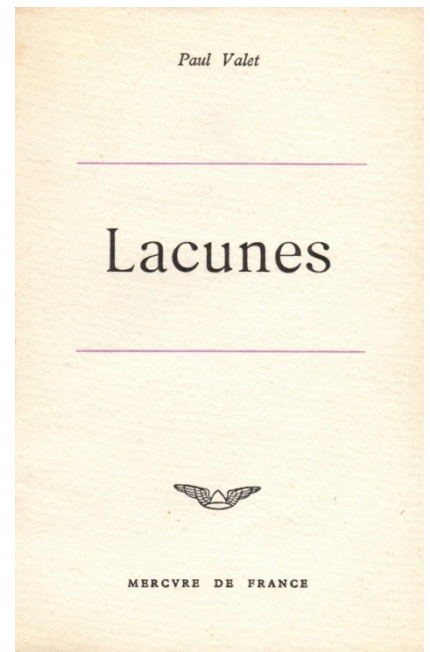
Se contredire  
Souverainement

\*

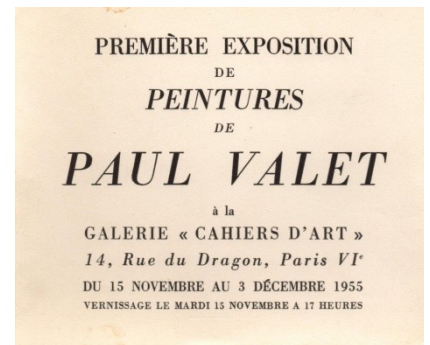
Savoir  
Se contenter du Cosmos

\*

La pointe de l'Esprit  
Rigole hors du temps



Paul Valet *LACUNES*, Éditions Mercure de France, 1960.



Carton d'invitation à l'exposition *PEINTURES* de Paul Valet, 1955.



Peinture de Paul Valet.



Peinture de Paul Valet.



## REVENIR DE LOIN (extraits)

Dilater son regard  
Jusqu'à l'extrême naufrage  
Et se laisser envahir  
Tranquillement

\*

Le demi-jour qui m'habite  
Me protège du grand jour

\*

Je suis loin de moi  
Quand j'écris

\*

Ce bruit de savates  
Aux heures mortes

\*

Ces petites pensées mammifères  
Aux portées innombrables

\*

Pour devenir épave  
Il faut persévérer

\*

Comment échapper  
Aux bruyantes certitudes ?

\*

- Vieille peur  
Que me veux-tu ?  
- Prendre toute ta place !

\*

Être le dernier refuge  
De tous les insurgés

In LACUNES, 1960.

## POUR SURVIVRE

Dans ce monde clos de morts  
Où l'espoir enterre l'espoir

Il me reste le Refus  
Pour survivre

In TABLE RASE, 1963.

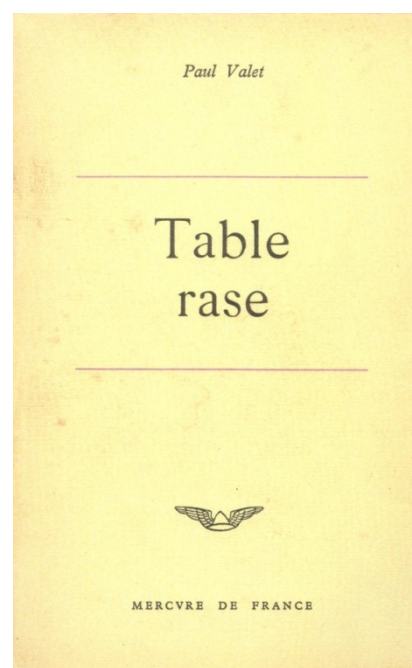
## IL Y A

Il ya cette part en moi  
Qui n'est pas à moi

Il y a cette faille en moi  
Que je ne puis combler



Paul Valet à Vitry en juillet 1963.



Paul Valet *TABLE RASE*, Éditions Mercure de France, 1963.

PAUL VALET : *UN JEUNE HOMME CHARGÉ D'UN NOBLE SERVICE* (Extrait).

« - Pour moi, la guerre de 1940 a été une expérience cruciale.

- *Le combat ?*

- La mort d'abord. Toute ma famille est passée aux fours crématoires, mon père, ma mère, ma sœur. Et plusieurs fois le réseau auquel j'appartenais a été décimé ; je n'ai échappé que par miracle. Mais ce n'est pas seulement la mort. C'est l'insécurité. J'ai retrouvé à ce moment-là une intuition très puissante que j'avais au cours de mon adolescence, et qui, avec la vie bourgeoise, s'était émoussée. J'ai à nouveau compris que la sécurité était toujours factice ; ce qui est vrai, c'est l'insécurité. Il faut sentir qu'on y est, vouloir y vivre, en vivre.

**Il y a cette ombre immense  
Que je ne puis franchir**

**Il y a cette page maudite  
Que je ne puis tourner**

**Plusieurs aveux s'affrontent  
Dans mon dernier aveu**

**Plusieurs visages se heurtent  
Dans mon dernier visage**

**Plusieurs regards se cherchent  
Dans mon dernier regard**

**Nous sommes en très grand nombre  
À occuper ma place**

**À dévorer les restes  
De mon dernier repos**

## **HORS LA VIE ET LA MORT**

**Entre la vie et la mort  
Je me glisse**

**Contre la vie et la mort  
Je me heurte**

**Hors la vie et la mort  
Je me rue**

**MA PART (extrait)**

**C'est d'un péril extrême  
Que vient ma survivance**

**Empreinte de l'inouï  
Sur la trace familière**

**J'épelle dans le Chaos  
Ma liberté première**

**Ma poésie  
Riposte à l'existence**

**Mon existence  
Riposte à l'infamie**

**Dernier rempart vivant  
De l'insécurité**

**Puissant contrepoison  
De toute prédication**

*- N'y a-t-il pas aussi la solidarité ?*

- Bien sûr, mais pas celle du troupeau, j'ai horreur de la solidarité du troupeau : qui dit troupeau dit abattoir, dit boucherie... J'aime la solidarité humaine qui ne consiste pas à faire ce que font les gens. Je la retrouve en soignant mes malades. J'aime ce métier, jamais je ne l'abandonnerai, même si j'avais d'autres moyens de vivre.

*- Et l'insécurité, comment la vivez-vous désormais ?*

- En poésie. Là, je marche contre le courant. Je ne le fais pas exprès, tout me heurte, alors je m'écarte, je m'isole, j'avance à rebours ...

*- Vers quoi ?*

- J'ai pas mal réfléchi, ces temps derniers, à l'étymologie du verbe « exister ». J'aime revenir à la source des choses, à leurs racines ; en cherchant l'origine des mots, on trouve leur signification profonde. Cela nous permet parfois d'éclairer tout un ensemble de choses. Je vous ai dit que certains lecteurs me reprochaient d'être contre la vie ? Eh bien ! En cherchant l'étymologie du mot « exister », j'ai compris que je ne suis pas contre la vie, je suis contre l'existence ! ...

*- N'est-ce pas la même chose ?*

- Erreur profonde ! Prenez le mot « existence », il vient du verbe latin « stare », qui veut dire « rester hors de la position debout ». « Stare », en effet, veut dire « demeurer debout » (voyez notre adjectif « stable »). « Exister », qui signifie donc « rester hors de la position debout », c'est se laisser aller à l'écoulement, à l'écroulement, c'est être du côté des choses qui passent, du côté du temps ... Vous me suivez ?

*- Je le crois ...*

- Eh bien ! Moi, je ne veux pas être du côté de l'écoulement et du temps qui passe ! Je ne veux pas être en position couchée, abandonné au courant comme un fétu, je veux « rester debout ». Je veux « être » dans le sens où « être » s'oppose à « exister ». Ceux qui veulent « être » ne sont pas dans le mouvement, ils résistent, ils ne se laissent pas emporter, mais ils ne vont pas non plus où vont les autres, ils sont seuls ... »

Entretien de Paul Valet avec Madeleine Chapsal, L'Express, 15 août 1963.

**REVENIR DANS SA TOUR  
SANS HEURTER L'IVOIRE**

**LE LIBRE ARBITRE  
TRAVAILLE À LA CHAÎNE**

**Virus insupportable  
Pour le néant souriant**

**Je suis ce rien obscur  
Contre qui l'on ne peut rien**

*In LA PAROLE QUI ME PORTE, 1965.*

## **FOSSE COMMUNE**

**J'ai si longtemps dormi dans la fosse commune  
Que les lieux communs ne me font pas peur**

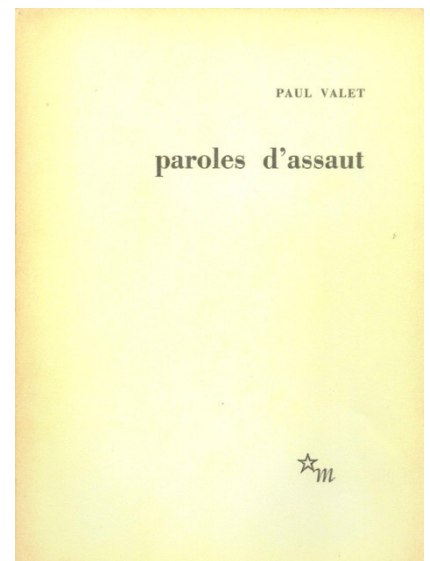
**J'ai si longtemps veillé dans les plaines maudites  
Que je me suis uni aux mauvais horizons**

**J'ai si longtemps marché contre le vent de mort  
Que je porte en moi la haute dévastation**

*In PAROLES D'ASSAUT, 1968.*



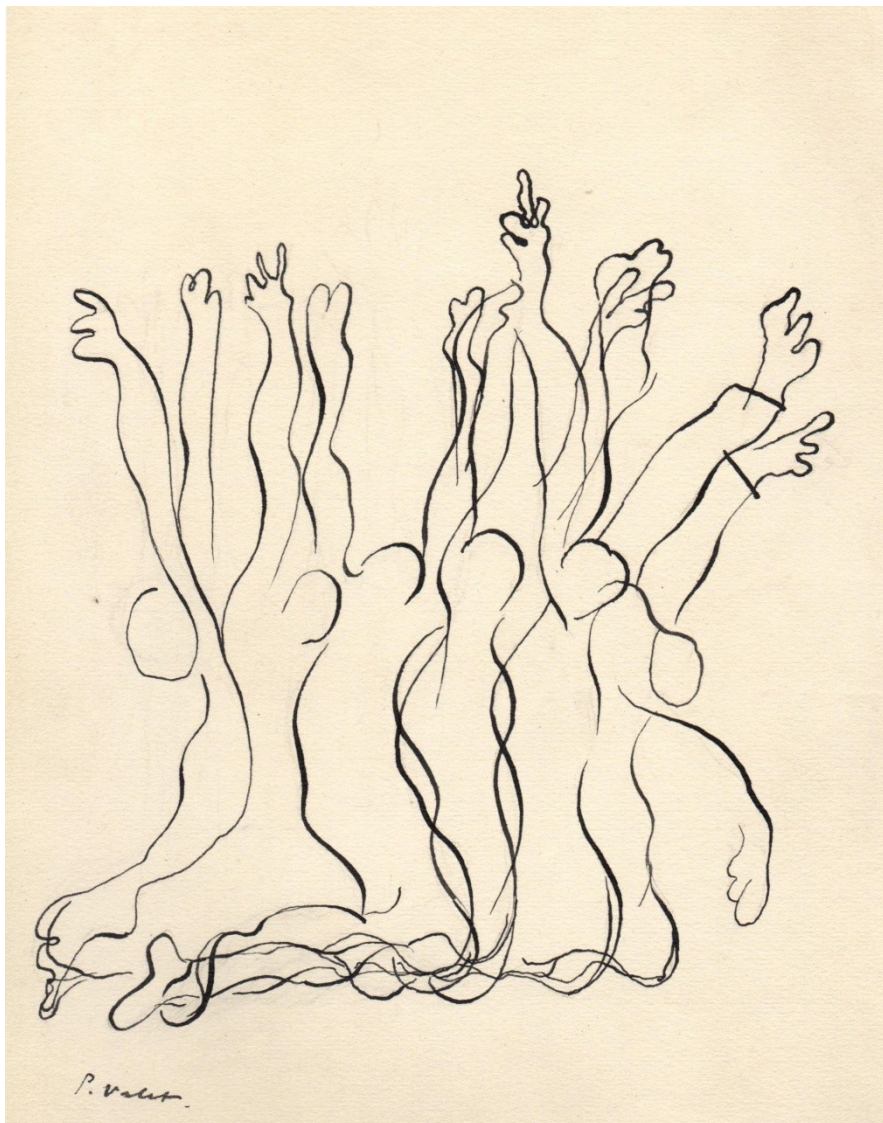
Paul Valet *LA PAROLE QUI ME PORTE*, Éditions Mercure de France, 1965.



Paul Valet *PAROLES D'ASSAUT*, Éditions de Minuit, 1968.

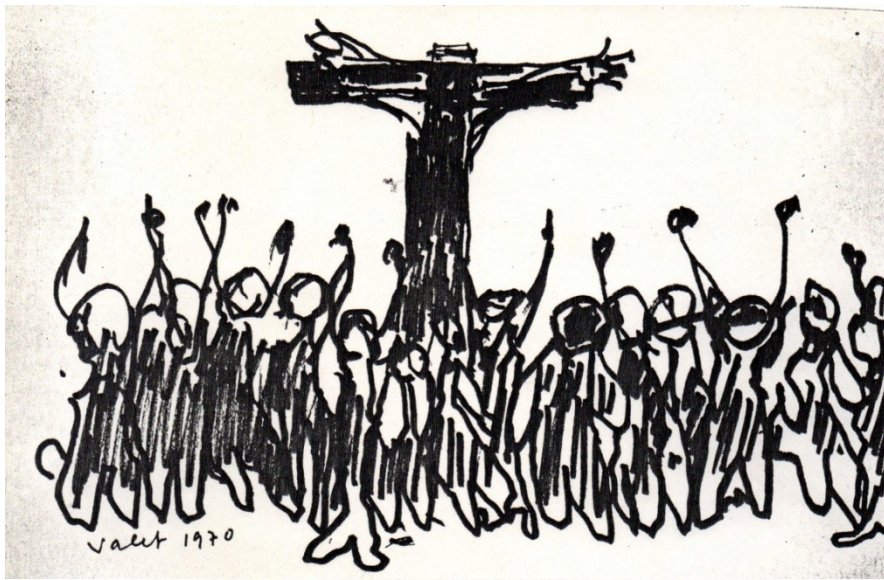
## **PAUL VALET**

*« Du côté du refus plus que de l'acquiescement, Paul Valet s'est avéré depuis Pointes de feu, son premier recueil, le poète de tous les dénis surtout lorsque ceux-ci s'appliquent à la raison. Incapable d'une parole définitive, il est tenté par la contradiction, séduit pareillement par l'avert et l'envers de toute idée parce que la vie est multiplicité et mouvement. Poète, traducteur – il est le premier à introduire Joseph Brodski en France –, peintre, il exerce la médecine en banlieue ouvrière. Quand il choisit le pseudonyme de Valet, il envisage la poésie comme une émanation de Dieu dont l'écrivain ne peut être que le serviteur et le témoin. S'il se dit*



Paul Valet, Encre de Chine, format : 19,5 x 25.

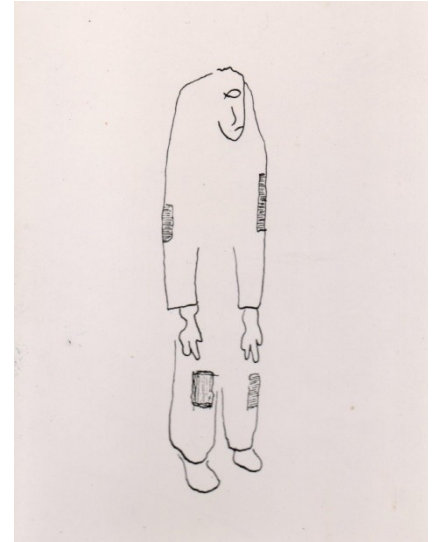




Dessins de Paul Valet.

*double, c'est d'une part pour apprêter le lecteur à entendre les affirmations contradictoires qui le déchirent, c'est d'autre part pour ouvrir l'homme à des réalités infinies, à des dépassements, à de nouvelles évidences. Ainsi, Paul Valet est-il habité de tous ces êtres successifs qui depuis l'incertaine origine en appellent à un homme enfin lavé de sa misère. Il se souvient d'un toujours qui est le temps intemporel et ce toujours est un cri de souffrance millénaire. »*

Guy Darol, Quoi Lire N° 1, avril 1988.



*NDLR* : De nouveau, tous nos remerciements à Guy Benoit qui a permis la réalisation de ce deuxième « tract » consacré à Paul Valet.

**« QUE POURRAIS-JE VOUS DONNER DE PLUS GRAND QUE MON GOUFFRE ? »**

**PAUL VALET**

***FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : <http://blockhaus.editions.free.fr/>**

**POUR CONTACTER *FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : [blockhaus.editions@free.fr](mailto:blockhaus.editions@free.fr)**

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 18  
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**